



Les Météores

Sophiane Bengeloun

Elle fuie, Angie
Se réfugie dans son plaiis de glace
Angie,
Tu sais que là n est plus ta place

Elle brûse, Angie
Sur son échafaud de larmes et de plaies
Angie,
Respire avant que ton cœur ne se lasse de cogner

Elle hurle, Angie
Se dit qu'elle n'est rien et sous son égo trépasse
Angie,
Pour te retrouver, il faut nous laisser une trace

Elle hurle, Angie
Mais, crois-moi, elle a le vertige du haut de ses talons aiguilles
Joue à la femme mais ne veut passer par la case fille
Elle brûse, Angie

A
n
g
i
e



A

u
n
e
m
e

AUTOMNE

Grinière rousse où le vent tonne,

Robe de pluie froide aux yeux d'argent,

Sur tes épaules noueuses se dénudent tant de baisers ardents.

Houle vénale faite de reflets endoyants,

La lumière diurne, chez toi, s'enfuie en priant.



Je ferai une charade
Pour tes Yeux, miroirs d'amour,
Où mon Cœur se pavane
devant toi, chargé d'atours

Je ferai une charade



*J'ai remplis mon chemin d'ivresse
Fais un feu de camps de ma paresse
J'ai creusé un trou au cœur du ciel
J'ai enterré tous vestiges de sommeils*

e

*Il a caressé les plis de mon âme
A fait tremper mes pieds dans un bain de larmes
Il m'a trompé avec la Lune
L'a transformé, pour mon corps, en un drap de plumes*

*Nous avons -ensemble!- insulté le Soleil et tous ses rois
Avons -ensemble!- jeté au bord du chemin nos deux croix
Nous nous sommes regardés
Comme si c'était la dernière fois que l'amour respirait*

*Grâce à lui, je me suis remise à inspirer de vers
Grâce à moi, il a rasé ses pensées d'hiver
Et nous nous aimons encore
Et la terre tourne plus fort*



Je suis la génération sacrifiée
Cette partie adolescente au creux d'une âme
Ce sal gosse baigné d'un auréole de sainteté
Je suis un rire aigu et plein de Drame.

Je suis de ceux qui marchent à part
Dans une foule compacte et uniforme
Qui ébranlent des grappes de yeux hagards
Mais n'arrivent à toucher personne.

Je suis des yeux qui cherchent leur mère
Je suis accroupi sur un sol glacé
Une cicatrice qui se dresse et voudrait plaire
Je suis le sommeil de l'éternité

Je suis la génération sacrifiée



*E
s
t
a
m
p
e
t
o
u
r
n
o
y
a
n
t
e*

Estampe tournoyante
Lune d'Acier
Dans un ciel si sombre
Que les Ténèbres s'y noieraient

Des volutes de fumée bleue
Épaisses et circonvoles
Cachent de tes beaux yeux
Mon cœur qui palpite nu

Solitaire, dans ton écrin
Tu dances avec l'envie
Comme il sera malin
Celui qui t'attrapera, Petite Fille



Les hiéroglyphes
Que tracent tes yeux dans ceux de mon âme
Glissent
Et aboutissent
En un plouf melleux
Sur la crème qui recouvre mon cœur
Oh ! Mon âme sœur
La tienne pour mon bonheur



L
a
B
e
a
u
t
é

La beauté, pour attirer, n'est pas châtigée de s'apprêter
Elle peut être endolorie, noire et viciée
Se diluer dans le sang et dénaturer
L'essence même de ce qui est aimé

Voilà pourquoi je crois
Que la pleureuse est bien au-delà
Du sourire de la schita
Qui se déhanche en claquant des doigts

De la sobriété dans le sourire
Des larmes pour orner la nuque
Pas de raisons de s'enorgueillir
De hausses de beauté caduque



Toi, tes gestes bourgeonnants
Tes cils fougère où pleure une rosée bleue
Et cette lumière diffuse au fond de tes yeux

C'est ce qui te rend belle
C'est ce qui te rend toi
Une nymphe, mon paradis artificiel

Le lac où mes lumières se noient

L
O
V
E



Хорошо

Quand, chez moi, le temps s'endort
Avec un beau dimanche pour édredon
Le ciel, comme berceuse, lui offre l'or
De ses poudres de nuages blancs
Fermées ! Les fenêtres sur les lèvres du vent. . .
La terre bat de ses cils maternels
Sur son corps, elle dépose un parfum éternel
Les yeux des horloges se ferment d'épuisement. . .



La Mort, sur son fier destrier de blanc ailé
Galope, faucheuse, en nos champs de lunes délavées
Sans s'arrêter, sous elle, trépassent nos souvenirs comme des blés
Car Amour, nouveau-né pâle, est engourdi entre ses maigres bras décharnés

À sa sœur, la matrone fidèle, la vieille Orgueil
Elle l'a confié, le Miracle, dans des langes putrides maternellement enveloppé
Et à mes mamelles pleines de lait frais, à moi, sa nourrice, l'a arraché
Par tes bras alanguis, puissants, couvreurs. . . froids comme mille cercueils

Pourquoi, à peine Mère, me prives-tu de mon Amour ?
Pourquoi, à peine répandu, me reprends-tu le fruit de nos entrailles ?
Pourquoi ta passion n'est que violence stérile, branlante tour
Et nos sentiments juvéniles qu'une autre sanguine muraille ?

Je n'ai pas choisi d'aimer un ogre
Un bourreau, un tueur d'enfants
Je croyais que mes jupes relevées contre ta peau ccre
S'engagnaient d'un lien à jamais Vivant



Le vent
Le vent, portant ces mots, un jour me surprit :
« C'est aussi beau qu'une femme qui aime seule »
Et, dans mon cœur, s'entend un cri :
« Aimer seule ? Oui, mais s'aimer lui seul ! »

Mes mains sont trop enfant encore
Pour trouver ce fil d'Ariane
Et même si elles ont caressé son corps
Je ne peux, déjà, aimer par l'âme

La bouche, qui confère l'envie
Ne fais que le transfert de nos deux vies
Pour être Amour, pour s'habiter
Il faut savoir renoncer sans pleurer



Ses cheveux courts s'échouant sur une nuque
Longue et fuselée, finement mouchetée
Pour alhier aux épaules droites
Un signe divin au bec baisser

L'encre de ses cils maquille
Délicatement
Sa grâce timide
Elle est naïvement

Et ses bras sent un parfum vaporeux
Ils s'éclipsent à l'éclat docile
Des ses doigts, ces douces lueurs
Qui ombrent ses yeux de constellations fragiles

L'encre de ses cils



*Les
étoiles*

Ne vois-tu pas les étoiles ?
Leurs aiguilles froides qui brissent
Sur mon cœur et sur toi
Comme l'aube froide qui luit
Et mon âme qui, sous leurs lumières, ploie
Elles dansent et maquissent
D'amour ce visage qui est toi

Et mes yeux te prient
D'accepter ce charabia
Qui de mon cœur vacille
Tombe, par trois gouttes à la fois

L'amour d'une fille
Pour le garçon qui lui est roi
N'est, certes, pas un acquis
Mais n'offre nul autre choix

Je serais, il suffit
D'un mot de ta bouche de soie
Pour que les étoiles m'habillent
Et que je ne brille que pour toi



Lyla
Parles-moi
Fleur sœur de roi
Et fais ombre
De tes lèvres rouges
Aux reflets sombres

Lyla
De mes mains rouges
Aux dents de lait
Je chante à ton perchoir
Notre enfant nouveau-né

Sur mon corps d'or
Aux yeux enfermant l'Ourse
Cheveu fou, dors
Cheveu fou, pousse

Lyla



Les larmes

Coulant de tes cils lascifs

Liquéfient la lumière de l'aurore

Une en parure blême pour tes iris violets



Mirages

Mirages de tes doigts sur ma peau

Comme si leur poids avait laissé écho

Sur mon cœur autant que dans mes yeux

Et dans ma bouche enfermé tout aveux . .



M
i
Moi, c'est mon corps qui ne ment pas
Dans le souvenir flottant de tes bras
Contre le goût brumeux des sillons
Que ton front creuse, drapé de mes seins gonflants

Ma flamme et mon verbe
Une pâle aube qui murmure l'herbe
Sur le papier zénith de ta phrasie de baisers
Encore, encore puisses-tu y plonger mes rêves entracinés

Je veux rêver ma peau meure ton alliance
Que mes yeux scient tes creux
Et mon plaisir la source de ta foi

Je ne veux encore, je ne veux toujours que ton offense

8
7
6
5
4
3
2
1
e
Des pans de lumière peussent,
Recouvrent tes rondes attaches
Ta chemise couvre sa bouche
Et de ton corps mes yeux ne s'arrachent

Comme j'aimerais me perdre
Dans la moisson sans pareille
De tes cheveux de perle
De ton rire aux accents de ciel

Je t'aime tout simplement
Qu'il est vain de le décrire!
Aussi vrai que mes yeux aimants
S'essoufflent à te sourire

C'est si dur de trouver les mots justes
Les mots qui peignent les nuages de mon ciel artiste
Artistes au monde des Autres, autres qui me rendraient triste
S'ils savaient, mes liens, à ce que je crois
Car moi, Dieu, je ne crois en rien
Oui! Moi, Dieu à qui je tend les mains
Des mains pourpres... des mains sales... des mains noires...
Des mains saintes?

Des mains aux veines éteintes...
Oh, Toi qui nous donnes le choix
Mon Tout, mon Dieu, mon Roi
Je t'aimerai même malgré moi
Car partout il n'y a d'autre part que Toi
Mon corps, mon lit, ma tête de sang rougie
Mes draps de sang salis
Et la virginité impure
De mon âme qui triche
De mon cœur qui aime en artiste
Tout cela, Dieu, est l'esprit pur
De Ma sainte philosophie du suicide
Toi, tu sais...

Toi, tu es dans le secret.
Derrière mes yeux, les lourds rideaux se ferment
L'homicide
Ce bonbon si acide
Cette intoxication placide
Fond sous ma langue aride...

Mots

Justes



Inspire-moi
 Parle-moi, sans dire les mots
 Que tu voudrais justes, ou de choix
 Ces disgrâces me rentrent sous la peau

Ici, tu es le principe premier
 Qui fait que je vis
 Et que cette vie puisse bien s'arrêter
 Car j'en aurais quand même appris

Je hais, j'abhorre la cime
 De l'horrible édifice qui déborde
 Pompeux, de toutes ces rimes
 Tout sauf toi n'est que mon occorde

Si jete fais peur
 Quand, par reflets, je dévoile les replis sombres de mon âme
 N'oublie pas que tu porte en toi la hueur
 N'oublie pas que la nuit, c'est toi que je réclame



L'Ange Noir aux yeux Bleus,
Marche à travers nous, ne touche pas le sol,
Nous transperce de rayons d'ivresse, de dragons de khôl
Mais ses heures ne sont que des miroirs, et ses reflets de l'eau morte
Car au cœur les courants qui l'ont emporté, seul le retour des Aigles est La porte.

Mo
n
i
r
e
P
o
u
r

L'ange Noir au sang Bleu,
Fends à travers les Liens, tait la plainte des préceptes d'un geste,
Gache son flanc blessé d'une main, et de l'autre pointe son sceptre sur le reste
Mais son peuls n'est jamais que de rythmer son silence, et ses doigts d'être de glace
Car de n'avoir été flatté que par les sens, entre les draps de son être, nul amour n'a de place.

La neige blanche aux cernes noires,
Qui maquillent les paupières d'yeux d'or au glaive franc,
Est cette fille vêtue de coupures à coup de chuter de rêves blancs
Mais sa foi n'est rapiécée que de cent coutures d'âme, et toujours repart tomber à l'escalier traître
Car contre cette voix tressée qui la condamnne, l'amour est seul dard, destrier et maître.

La Neige Bleue dans son écrin noir,
N'est qu'une enfant perdue, accablée des éticles de trop de dieux,
Qui a voulu lever les fronts déchus et décorer d'espérer les épineux
Mais ses cheveux ont un goût de sang et le dos du Mensonge est le Trône sous sa peau
Car qui soigne un coup mourant n'aura que ses songes en lui-même pour ses maux.



Je ne peux évidemment pas
Aimer ce qui me parle en « oui »
Ne m'appartiens pas
Et je te chérirais aujourd'hui

O
u
i

Je suis insatisfait et à jeun
De ce délice qui fait mon cœur peiner
Remet ton amour à demain
Et mes attentions seront pétales sous tes pieds



Une page blanche,
Une plaine vide et immaculée,
Cette liberté sidérale où ma garde peut tomber
Et mes larmes éclatent d'un feu rance.

Une encre écarlate,
Une offrande qui a le goût de mon sang,
Cet ciseau immense que le soleil couronne d'agate
Quand il se fait mon soupir lent.

Mes mots,
Tes rêves que ma plume tisse,
et gratte sur le sable chaud,

Mes rêves,
Tes mots où mes mains glissent,
Quand ma raison devient ton ombre et sève.



Je suis le voyageur
Âme perpétuelle, je m'en vais encore
Offrir à la poussière des sillons de candeur
Âme reprise, je m'en vais sans peur

Je suis le voyageur
D'un jet d'encre qui s'est éteint
Je renais à la sueur
D'un autre levé de pain

Je suis le voyageur
J'ai traversé tant d'océans
Pour m'échouer, rageur
Aux portes de mon entêtement

Je suis le voyageur
Enfant-Arbre, j'attends la naissance
De toute étoile couronnée de l'offense
de la plume de mon auteur

Je suis le voyageur
Mon front est vert-de-bleu
Mes yeux sont des leurres
Et que la vie sache m'attendre un peu

Je suis le voyageur
Carnet de route rouge, racorni
Où, enterrées, larmes et sueur
Ont encre ma vie



